**YELLE ARASA, *Davidiennes. Les femmes peintres de
l'atelier de Jacques-Louis David (1768-1825)***

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/42648>

DOI : 10.4000/studifrancesi.42648

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 675

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel ARROUS, « YELLE ARASA, *Davidiennes. Les femmes peintres de l'atelier de Jacques-Louis David (1768-1825)* », *Studi Francesi* [En ligne], 192 (LXIV | III) | 2020, mis en ligne le 01 mars 2021, consulté le 15 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/42648> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.42648>

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

YAELE ARASA, *Davidiennes. Les femmes peintres de l'atelier de Jacques-Louis David (1768-1825)*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

YAELE ARASA, *Davidiennes. Les femmes peintres de l'atelier de Jacques-Louis David (1768-1825)*, Paris, L'Harmattan, 2019, 209 pp.

- 1 C'est «l'atelier féminin» de David, à la fois lieu d'apprentissage et de sociabilité, que l'historienne Yaelle Arasa étudie dans ce petit ouvrage enrichi d'intéressants compléments aux travaux fondateurs de Marguerite Oppenheimer sur les femmes artistes du début du XIX^e siècle. Dans un corpus de 26 femmes peintres, on distingue deux catégories: les mondaines (les marquises de Pastoret et de Chimay, la comtesse de Noailles, Charlotte Bonaparte, etc.) et les artistes (entre autres, Guillemine Benoist: son *Portrait d'une femme noire* qui célébrait l'abolition de l'esclavage dans les colonies a été mis en vedette à l'occasion de l'exposition «Le modèle noir de Géricault à Matisse», après avoir inspiré Beyoncé en 2018; Sophie Frémiet-Rude, Angélique Levol-Mongez, portraiturée par David en 1806).
- 2 La première partie (pp. 17-58) présente ces «davidiennes» à qui il arriva de fréquenter d'autres ateliers, leurs amours souvent contrariées par les enjeux patrimoniaux, leurs relations avec le maître, et surtout l'influence de ce dernier sur leur pratique et leurs œuvres marquées au sceau du néo-classicisme. Treize d'entre elles font l'objet d'une étude particulière car elles ont exposé au Salon (10 œuvres en vingt-cinq ans pour Angélique Mongez, 23 pour Guillemine Benoist), mais aussi à Bruxelles (même après la mort de David). Elles ont tiré profit des portraits de particuliers car les commandes de l'État ou de riches clients étaient réservées à leurs collègues masculins; mais il est arrivé qu'elles obtiennent des commandes lucratives de personnalités proches du

pouvoir ou des membres des familles régnautes et, plus rarement, des portraits officiels.

- 3 C'est ce qu'illustre la deuxième partie, «Les davidiennes, des artistes» (pp. 59-122). Certaines ont laissé de beaux autoportraits qui furent parfois attribués à David. Leur participation aux Salons des années 1780 aux années 1850 est bien documentée, y compris les conditions de leur accueil, la réception critique, les prix et récompenses.
- 4 Les toiles de Girodet (*Le Citoyen Belley*, 1797) et de Guillemine Benoist (*Portrait d'une femme noire*, 1800) font l'objet d'un intéressant parallèle dans la troisième partie («Soyons vrai d'abord, beau ensuite», pp. 123-166). Le portrait du député de Saint-Domingue et celui de la servante noire sont analysés d'un double point de vue, historique et esthétique, qui prouve que le second est une réponse au premier. Si la carrière de Girodet est bien connue, celle de G. Benoist est restée longtemps méconnue et, sur ce point, on regrettera que les études de Marianne Lévy ou de Luce-Marie Albigès ne figurent pas dans la bibliographie.
- 5 Grâce à une trentaine de reproductions, notamment les toiles d'Angélique Mongez, on peut juger de l'emprise davidienne sur ces femmes dont la légitimité artistique fut longtemps discutée par leurs contemporains. Pour la plupart tombées dans l'oubli, elles méritaient d'être ressuscitées. On appréciera aussi que soit indiquée la présence de leurs œuvres dans les musées de Minneapolis, New York ou Angers. Signalons enfin, sous la forme d'un appendice un peu inattendu (pp. 173-205), le résultat d'une enquête sur la disparition du pendant au *Marat* de David, *Lepelletier sur son lit de mort*.